

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTRÉAL, SAMEDI, 21 FÉVRIER 1885.

No. 8

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

Nous serons très sévères pour ceux qui doivent des arrérages.

Comme l'abonnement est payable d'avance, nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de le faire.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la décision judiciaire concernant les journaux.

### LA CROIX.

À MADAME W. M.....

À L'OCCASION DE LA MORT DE SON ÉPOUX, AVEC UN  
CHROMO REPRÉSENTANT UNE CROIX.

Il est un bois, rougi par le sang d'un Dieu même,  
Que la Vierge, sans tache, arrosa de ses pleurs:  
C'est la Croix du Sauveur, le pur et saint emblème,  
Des éternels espoirs dans les grandes douleurs.

C'est à ses pieds bénis, que les âmes brisées  
Vont se jeter aux jours des cruels abandons.  
C'est là que tous les pleurs se changent en rosées.  
C'est de ces bras tendus que tombent les pardons.

\* \* \*

ENVOI.

Madame, le destin vous fit la vie amère,  
En frappant sans pitié, votre âme de ses coups!  
Le glaive était encor dans votre cœur de mère,  
Quand la mort vous ravit le meilleur des époux.

Ah! le pauvre W....., il lui fallut, bien vite,  
Sceller tout, ici-bas, par un baiser d'adieu.  
Mais, par delà la nue, où son âme s'agite  
Pour vous et vos enfants il implorera Dieu.

Quand le soir, en disant votre ardente prière,  
Aux pieds de cette croix vos larmes tomberont!  
Levez les yeux au Ciel! Peut être une ombre chère  
Viendra-t-elle apporter le calme à votre front?

Acceptez d'un ami, cette touchante image  
Où l'art a marié la croix avec les fleurs;  
Des plaisirs d'ici-bas, c'est le commun partage:  
Les fleurs que nous cueillons découvrent des douleurs.

Dr A. MORISSET.

Sainte-Hénécline.

## CHRONIQUE.

Le carnaval est fini, les jours gras sont passés en nous laissant un maigre successeur.

Mais qu'est-ce que le carnaval? D'où vient-il? Quelle est sa raison d'être? Comment expliquer cette espèce de transport qui monte au cerveau de toute une population?

Est-ce parce qu'il précède le carême. C'est comme si l'on disait avant de se reposer fatiguons-nous, tant que nous pourrons; avant de faire pénitence, damnons-nous.

On dira bien que le carnaval est comme une espèce de fable. Mais d'où vient son origine? La Folie, qu'on peut citer sans anachronisme en plein carnaval, est sans inopportunité dans un pareil sujet, s'écrie, par la bouche d'Erasmus en prononçant son propre éloge: "Qu'on dise ce qu'on voudra, et je sais qu'on en dit beaucoup, car les fous sont ceux qui rient le plus contre la Folie,—il n'en est pas moins vrai que je suis la divinité qui réjouit le plus les dieux et les hommes. Vous en êtes la preuve vivante. Lorsque je me suis présentée pour haranguer cette nombreuse assemblée, vous étiez tristes, mornes, lugubres, comme si vous sortiez de l'ancre de Trophonius. Vous m'avez vue, et vous êtes devenus d'autres hommes. La gaieté étincelle dans vos yeux, vos fronts se sont déridés. Je crois voir en vous les dieux d'Homère enlumés par le nectar que leur verse la jeune Hébé. Pauvres mortels, ne cherchez pas une Circé, une Vénus, une Médée, une Aurore, une fontaine de Jouvence qui vous donne le bonheur.

Il n'y a que moi qui puisse vous le donner. Je suis dépositaire de ce baume merveilleux dont se servit Memnon pour prolonger la jeunesse de Tithon; c'est dans mon domaine qu'on trouve les herbes, s'il y en a, les enchantements, la fontaine qui rappellent, qui font mieux, qui perpétuent la jeunesse. Si vous convenez, vous autres mortels, qu'il n'y a rien de plus aimable qu'elle, rien de plus insupportable que la vieillesse, vous avouez par là que vous me devez infiniment, puisque je prolonge pour vous un si grand bien, et que je retarde un si grand mal. Et vos dieux graves et majestueux, lisez Homère et les autres poètes, et vous verrez qu'ils se reconnaissent mes sujets et me doivent leur bonheur. D'où vient que Bacchus est toujours frais et sa chevelure toujours blonde? Parce que, toujours fou, toujours en goguette, dans les jeux et les plaisirs, il n'a aucun commerce avec Pallas. Loin d'aspirer au titre de sage, il ne veut qu'un culte insensé; il ne s'offense pas du nom de dieu-falot que lui a donné le proverbe parce que les gens de la campagne s'amuse à barbouiller de vin nouveau et de jus de figues sa statue qui est à la porte de ses temples.

Et les autres dieux, comme Priape les fait rire! Comme Mercure les amuse par ses espiègleries et ses escamotages; Vulcain par ses bouffonneries, ses allures claudicantes et ses balourdises; Silène par

sa danse à la Polyphème; Pan par ses chants de taverne qu'ils préférèrent au concert des Muses! L'homme, né pour les affaires, devait avoir quelques grains de bon sens, mais il fallait qu'il fût heureux. La nature fut embarrassée, et, pour s'en tirer, elle vint me consulter. Je lui donnai un conseil digne de moi, celui de l'associer avec la femme cet animal extravagant, impertinent, mais qui plaît et qui fait rire, et qui devait consoler l'homme du malheur d'être un animal raisonnable, et, jusqu'à un certain point, le guérir de cette maladie."

La Folie, quelque impertinente et quelque mal-séante que soit sa conclusion, pourrait bien avoir indiqué, sans s'en douter, ce qui est dans son rôle, la véritable origine du carnaval, question dans laquelle elle doit être compétente, on en conviendra. L'homme a tant de souffrances et tant de sujets de tristesse dans la vie, sans savoir où s'appuyer pour résister à ses épreuves,—je parle de l'homme naturel livré à ses propres lumières,—qu'il a besoin de s'étourdir et d'oublier. Il est en outre si bon dans ses facultés intellectuelles comme dans ses sens, qu'il ne peut demeurer longtemps sous le coup des mêmes impressions. Ni l'attendrissement ni la gaieté, ni la tristesse ne peuvent durer longtemps sans l'accabler; il faut qu'il change.

L'histoire a constaté qu'après la peste de Marseille, au dix-huitième siècle, la fureur des divertissements publics et privés fut poussée plus loin qu'elle ne l'avait jamais été. "Une jolie folle, dit Lemontey, envira cette ville d'héritiers. L'éclat et la multiplicité de ses fêtes remplirent les gazettes et contribuèrent à rouvrir les communications avec l'étranger." Il en avait été de même à Londres, après la peste noire. De main d'hommes qu'on appela la Terreur, il y eut à Paris le bal des Victimes, dans lequel on ne pouvait paraître qu'en prouvant qu'on avait eu quelques-uns de ses parents guillotins, de sorte qu'on dansait de par l'échafaud de ses proches! C'est vraisemblablement ce besoin de changer d'émotions, cette diversité de l'imagination et du cœur de l'homme, qui est l'origine du carnaval.

Ducange veut que l'étymologie de ce mot soit *caro*, chair, avec son génitif *carnis*, et il ajoute qu'on appelle ainsi cette époque, parce que c'est celle de l'année où l'on consomme le plus de viande comme pour se dédommager à l'avance de l'abstinence du carême qui va suivre. D'autres auteurs veulent que le mot de *carnaval* dérive de deux mots latins: *caro vale*: adieu la viande! adieu la bonne chère, détronée par le mercredi des Cendres! Toujours est-il que, si haut qu'on remonte dans l'histoire, on trouve la trace d'une époque de divertissement et de folie. Dans l'ancienne Egypte, le carnaval se nomme *Cherubs*, la fête du Bœuf. Les Egyptiens, déguisés en dieux et en déesses, inaugurent, sous les Pharaons, les mascarades qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Tombés en désuétude en Egypte, les *Cherubs* reparaissent chez les Grecs sous le nom de Bacchanales. Le dieu du vin, la figure barbouillée de lie, la tête couronnée de pampre, parcourt les villes monté sur un âne et

escorté du vieux Silène à la panse rebondie. La populace travestie lui fait cortège et chante des hymnes à Bacchus.

En Italie, le carnaval, au lieu d'être fêté sous le nom de Bacchus, est fêté sous celui de Saturne, d'où il prend le nom de Saturnales. A d'autres temps les affaires? C'est le règne du plaisir! La gravité, le décorum, la sagesse sont tombés sous la table. Le patricien, revêtu d'une longue robe noire à capuchon, dans laquelle on veut voir le modèle et le patron du domino moderne, se mêlait à la licence populaire; et, pour mieux marquer l'égalité des hommes devant le plaisir et se reposer des lois par l'anarchie, les maîtres servaient leurs serviteurs pendant les sept jours du carnaval romain.

Le christianisme, en paraissant, abolit les joies profanes du carnaval et les mystères licencieux célébrés en l'honneur des divinités du paganisme.

Patience! le carnaval ne disparaît un moment que pour reparaitre; il dort peut-être, mais à coup sûr il n'est pas mort. Il n'est pas mort, parce qu'il est né d'un besoin de la pauvre nature humaine, affamée de contrastes, qui veut pleurer parce qu'elle a ri et rire parce qu'elle a pleuré, comme dans ces tragédies de Shakespeare où il y a toujours tant de comédie. Quel être étrange que l'homme! Quelle inconsistance! Quelle diversité! Il ne peut rien éprouver, ni la douleur, ni la joie; et tout l'épuise! Le seizième siècle commence, et voici le carnaval qui reparait à Venise et à Rome avec une magnificence, une verve et une gaieté incomparables, et dont la renommée s'étend au loin.

\* \*

Le carnaval est fini, mais le souvenir dure encore. Les amis se souviennent de ces douces confidences qu'aucune inquiétude ne troubla jamais. Le carnaval subsiste par la pensée. Est-ce bien la peine de fuir la vie pour y rentrer par la porte du souvenir?

Plus d'un, à la messe du mercredi des cendres, a dû se dire: lorsque je lui avouais que je l'aimais, elle m'écoutait avec un petit air tout à la fois attendri et moqueur qui charmait.

A propos, quelqu'un me disait ces jours derniers—nous causions de confidences—: "c'est une drôle de manie qu'ont les amoureux de se conter leur histoire. Les voilà bien avancés d'apprendre qu'ils n'aiment pas pour la première fois et qu'ils savent le chemin des désillusions." Mais il oublie que chez les êtres bien organisés, le cœur est comme une plante toujours prête à refleurir. Qu'importe les tiges au bout desquelles ne pend plus qu'une ruine parfumée! La belle rose de pourpre est là qui s'épanouit pleine d'espérance et reste indifférente à ses sœurs flétries. Plus vous avez souffert des passions passées; plus vous vous sentez brûlé de cendres encore mal éteintes, plus vous devez arracher le fier et fragile bouquet de vos impressions nouvelles à ce foyer croulant qui ne vous a pas gardé tout entier.

Car aimer, c'est avant tout oublier tout le reste. J'ai trouvé dans "l'Imitation de Jésus-Christ" la plus belle définition qu'on puisse faire de l'amour: "Magna res est amor, magnum omnino bonum quod leve facit omne onerosum et fert æqualiter omne inæquale." "L'amour est une grande chose, le plus grand des biens, celui qui fait léger tout ce qui est pesant et porte allègrement ce qui écrase même." Quoi de plus léger que les soirées devant l'amour! Une plume dans une tempête.

En effet, c'est en comptant sur l'appui d'un cœur loyal qu'on entreprend le voyage de la vie, avec le courage qui mène au succès, avec cette douce espérance qui conduit au bonheur.

Ce que j'entends par cœur loyal, ce n'est pas l'accomplissement forcé d'une promesse, mais la constance inaltérable d'un sentiment qui vous at-

tache à une personne. Je laisse même de côté cette forme de l'honnêteté qui n'est que le respect de la parole donnée. La fidélité ne consiste pas dans ces serments d'amour, où l'un des amants jure à l'autre qu'il l'aimera éternellement et n'aimera que lui. Car c'est absolument comme s'il s'engageait à ce que le ciel fut toujours bleu et à ce que les violettes fleurissent en toute saison.

Mais c'est un élément plus subtil de cette probité, que je réclame dans les relations amoureuses. Ce que je refuse aux amants c'est le droit de se tromper l'un l'autre volontairement, et toute ma morale en amour est que l'amour doit être traité avec une gravité et un respect qui excluent absolument le mensonge. Que dire de l'homme qui, pour se faire plus sûrement aimer, laisse dans l'ombre ses attaches antérieures et présentes, sollicitant l'abandon au nom d'une liberté qu'il n'a pas? Rien, sinon que c'est un malhonnête homme au même degré que celui qui appuie son crédit sur une imaginaire fortune. Que penser de la femme qui, pour prolonger une cour et des hommages dont elle est amusée, distraite ou flattée, encourage, par de feintes sympathies, un amour auquel elle est sûre de ne répondre jamais? Mon Dieu, la beauté a des droits absolus, et c'est méconnaître sa puissance que de pas être heureux même de souffrir pour elle. N'y en a-t-il pas quelque chose de choquant dans cette longue hypocrisie, si elle s'adresse à un sentiment sincère? Car, dans tout cela, je ne parle que de l'amour vrai, non pas des flirtations agréables auxquelles se complaisent certains cœurs fades qui sont comme des fruits secs.

Source de toute joie et de toute souffrance, seule excuse de la vie qui en a si grand besoin, maître absolu des destinées dont il secoue au même vent les craintes et les espérances, éternel péril et éternel refuge, l'Amour n'est traité à la légère que par les gens indignes d'aimer. Car l'amour est une arme, comme l'épée, et il est mal de s'en servir traîtreusement. C'est bien assez de n'en pouvoir mesurer les coups et les blessures. Chez ceux qui l'ont vraiment connu, il comporte une immense pitié, une bonté infinie, et la crainte d'en aggraver les tortures inconscientes.

FERNAND.

## NOUVELLE.

L'ERREUR.

Il y a six ans, un soir d'automne, il y eut une grande fête dans une de nos campagnes à l'occasion du prochain mariage de M. Pierre Laurier avec la fille aînée de M. Spérande; le père et la mère de la future avaient voulu célébrer dignement une union depuis longtemps projetée; beaucoup de personnes en villégiature dansaient dans le salon et toute la jeunesse des environs, avec des gars endimanchés, sautaient sur la pelouse du parc. Pendant la soirée, le futur, soulevant un rideau, regarda au dehors, d'un air d'impatience.

—Que faites-vous donc là? demanda Spérande.

—Je craignais que l'on eût oublié d'atteler la voiture. Le train passe à une heure.

Il est encore à bonne heure, dit la maîtresse de la maison.

—Certainement, j'ai le temps de monter fumer un cigare. Ce n'était point qu'il aimât d'un très ardent amour cette jeune personne à laquelle il allait bientôt donner son nom. Il est las déjà des folies où s'amuse la première jeunesse, il lui avait été fort agréable d'épouser une jeune fille assez jolie, de bonne race et très riche, comme il était lui-même. Rien de plus. Il était satisfait, voilà tout. Mais, à cette heure où il allait emmener, emporter, posséder Mlle Spérande, il s'abandonnait

volontier à un désir dont la réalisation était si honorable et si facile; et, pour un peu, il se serait cru très amoureux de sa fiancée.

Comme il longeait le corridor du premier étage, il s'arrêta. Il avait entendu un sanglot. Oui, vraiment, un sanglot, étouffé, sourd, très doux aussi, comme si une femme eût gémi les mains devant la bouche. Et ce douloureux bruit se fit entendre encore, par saccades, sortant d'une poitrine secouée. D'où venait-il? De cette chambre, évidemment, dont la porte était là, à droite. Un instinct de venir au secours lui conseilla de heurter, de demander si quelqu'un était malade. Aucune réponse. Sous sa main, il rencontra une clé, la fit tourner, entra. En le voyant, une jeune fille, en sa robe de bal, les cheveux défaits, se dressa, cria: "Que venez-vous faire ici, vous? Allez vous-en! Je veux être seule. Il me semble que l'on peut bien me laisser seule. Je vous dis de vous en aller. Est-ce que je n'ai pas le droit de pleurer chez moi, pendant que les autres dansent?" Et celle qui parlait ainsi, les yeux écarquillés, haletante, sanglotante encore, en cherchant un coin du boudoir où on ne la verrait pas, c'était Mlle Gabrielle, la fille cadette de M. Spérande.

\* \*

M. Morley, très sincèrement inquiet, s'approcha. Qu'était-il donc arrivé à sa petite belle-sœur, comme il avait coutume de l'appeler? "Gabrielle, êtes-vous souffrante? ou vous aura fait du chagrin? ou c'est l'émotion de voir votre sœur se marier, partir bientôt? Rassurez-vous, je ne l'éloigne pas de vous pour toujours. Calmez-vous. Voulez-vous que j'appelle, que je prévienne votre mère?" Mais, râlant et terrible,—oui, terrible, cette petite fille que, hier encore, on aurait prise pour une poupée en vie,—Gabrielle se tenait droite, reculant, des flammes dans les yeux, et montrant la porte, d'un poing fermé qui avait l'air de vouloir battre. Certainement, elle n'aurait pas été plus violemment émue, si quelque monstre eût surgi, là, tout à coup, devant elle. M. Morley s'approcha encore. Il ne songeait plus à rien, qu'à cette enfant tourmentée. Il lui saisit les mains,—sous ce contact, elle bondit!—il voulut la forcer à s'asseoir, elle s'échappa de lui, et, tombant à genoux dans les rideaux de la fenêtre, elle pleura, pleura désespérément. Il entendait sonner le bois de la croisée sous les coups dont elle le frappait. Et elle bégayait: "Seule! seule! Qu'on me laisse seule. Je ne demande rien à personne. J'ai du chagrin. Qu'on ne s'occupe pas de moi. Enfin, c'est bien simple de laisser tranquille quelqu'un qui a du chagrin." Il n'hésite plus, il court vers la porte, il allait appeler. Mais, ayant deviné ce qu'il allait faire, elle se leva, se précipita, le devança. Elle était debout devant la porte. "Je ne veux pas voir ma mère! ni ma sœur. Si vous appelez, je me jetterai par la fenêtre, avant qu'on ne soit venu." Elle se tut, la poitrine mouvante. Il ne comprenait rien à cette aventure, à ce désespoir. Il la regardait, en silence. Elle était singulièrement belle, dans cette émotion qui lui mettait aux joues de chaudes rougeurs de sang, sous toute l'ombre défaits de ses longs cheveux bruns. "Voyons, dit-il après un trouble, je consens à ne pas faire monter votre mère. A une condition: c'est que vous me direz la cause de votre douleur. Vous pouvez avoir confiance en moi. Est-ce que je ne suis pas de la famille, à présent?" Elle se reprit à sangloter, s'enfonçant ses ongles dans le cou. "Dites, parlez, je vous en supplie. De quoi souffrez-vous? Vous étiez si joyeuse, ce matin." Elle se laissa glisser le long de la porte. Elle était accroupie sur le tapis. "Oh! c'est moi qui vous supplie. Sortez de cette chambre. Je n'ai rien à vous dire, je ne veux rien vous dire." En parlant, elle s'écartait, pour qu'il pût sortir, sans la froter. Mais lui,

surexcité par la violence de ce chagrin, sa curiosité s'exaspérant par la contagion de l'excès, il lui dit brutalement, tout près d'elle, les yeux dans les yeux : Tu parleras ! Je veux que tu me dises tout. Tu souffres, dis pourquoi.—Oh ! ne demandez pas cela.—Tu m'obéiras !—Non. C'est impossible. Laissez-moi.—Il faut que tu parles, te dis-je ! Tout à coup, elle se leva. Ses yeux se séchèrent. Elle ne priait plus, ne sanglotait plus, ne pleurait plus. Sa bouche eut un pli dur, haineux. "Prenez garde ! si j'avouais ce qui me torture, ce serait effrayant. Si je prononçais les paroles que vous exigez, si je franchissais ce pas épouvantable, c'en serait fait, entendez-vous bien, d'être une petite fille, et une belle-sœur ? Il n'y aurait plus en moi qu'une femme décidée à tout et voulant tout. Tenez, véritablement, je vous conseille de quitter cette chambre, et de ne laisser pleurer, sans vous inquiéter de moi." Un besoin de savoir le torturait à présent. Il ne se rendait pas compte de ce qui se passait en lui. Jamais il n'aurait cru que cette enfant, toujours occupée à une broderie ou à un étude de Bellini, eût été capable de ces ardeurs, de ces troubles. Ce qu'elle éprouvait, il ne le devinait pas ; mais, penché vers elle, qui s'avavançait, il se sentait plus d'angoisse et ravi. "Allons ! reprit-il, quoique tu aies à m'avouer, je prétends que tu me dises. Il le faut, tu parleras !" Et, la tenant par les bras, il la secouait, la dominant de sa volonté. "Ah ! cria-t-elle, dans une plainte qui fut comme un déchirement d'âme, sache le donc,—je t'aime !" Il la lâcha, recula, recula. Il avait bien entendu. Elle l'aimait ! elle l'aimait ! Et cet amour,—irrésistible, puisqu'elle y cédait jusqu'à ne le plus cacher,—elle le criait, ce soir, au moment où il allait devenir l'époux de sa sœur. Mais elle se mit à rire, avec rage ! "Tu trembles, maintenant ? Tu regrettes de m'avoir forcée à parler. Il est trop tard. Je t'avais prévenu ; je t'ai conjuré de ne pas m'interroger. Je ne demandais pas mieux que de rester à tes yeux, aux yeux de tous, la maigre petite fille qui touche du piano pour faire danser les invités ou qui brode dans les coins en causant avec sa gouvernante. Est-ce que je réclamais quelque chose ? Est-ce que j'ai eu l'air triste, quand tu as demandé ma sœur en mariage ? Est-ce que je me suis opposée à ce que l'on appelait ton bonheur ? Non pas. Je riais tout le jour, comme une folle, et, quand tu allais au jardin pour parler bas avec ta fiancée, je vous suivais, d'un peu loin, sans vous gêner pour qu'on ne vous gardât pas d'être seuls. L'amour que j'ai eu en moi dès que tu es venu, cet amour dont je me nourrissais nuit et jour comme on mangerait du feu, je l'avais si bien caché que je t'étonne en te l'apprenant. Mais tu n'as pas voulu qu'il restât inconnu. Tu m'as volé mon secret. Eh bien, tu as triomphé, frémis, comme devant la porte d'une cage à bêtes féroces, ouverte par effraction. Je te disais de sortir. Je t'ordonne de rester. Tu n'iras pas revoir ma sœur. Tu ne te marieras pas avec elle, et saches que si tu la maries je bondirai sur elle, et l'étranglerai, comme une voleuse qu'elle est, avec ces petites mains, tiens, dont tu n'as pas voulu ! Sous cette folie, sous cet affollement qui ne se contenait plus, il devenait fou-lui-même. Il ne comparait pas celle qu'il allait épouser à celle dont il aurait pu être le mari ; il ne voyait que celle-ci, la trouvant belle, et si redoutablement amoureuse. Pendant un instant, ils parlèrent tous deux à la fois, disant des mots qui n'ont plus de sens, qui sont des cris éperdus.

A ce moment, Lucile, la fiancée de Pierre, entre dans le boudoir en disant : je vous ai entendu. Eh bien ! ma sœur, je ferai le sacrifice de mon bonheur pour toi." Puis elle s'agenouilla sur un prie Dieu, en sanglotant.

Huit jours après, elle entra dans un couvent et Pierre épousa Gabrielle, qui a fait une excellente femme.

NESTOR.

## LE JOURNAL D'UNE FEMME.

I

Mai 1812.

Quand j'étais au couvent, mes notes trimestrielles terminaient presque invariablement par cette définition de ma personne morale : "Heureux caractère ; esprit sage ; gravité au-dessous de son âge ; nature bien équilibrée. Cependant conscience un peu inquiète."

"Conscience un peu inquiète,"—je ne dis pas non. Pour le reste, j'en demande bien pardon à ces dames, mais c'est tout à fait le contraire. Puisque mes chères maîtresses s'y sont méprises, il n'est pas étonnant que le monde s'y trompe de même. Je me figure que mon apparence extérieure est la cause de ces faux jugements. Je suis très-brune et pâle ; mon visage, d'une correction ennuyeuse, est aussi sévère que peut l'être un jeune visage féminin. Une myopie assez prononcée prête une expression d'indifférence endormie à mes yeux noirs (dont l'éclat, sans cette fâcheuse circonstance, serait certainement insoutenable). De plus, j'ai naturellement une manière tranquille de parler, de marcher, de m'asseoir et de ne pas faire de bruit, qui achève de donner à l'observateur l'illusion d'une sérénité impassible. Je n'ai aucun désir et je n'ai aucun moyen de redresser à cet égard l'opinion publique abusée, et, jusqu'à nouvel ordre, mon livre à serrure saura seul que cette grave, sage et bien équilibrée Charlotte est au fond une jeune personne excessivement romanesque et passionnée.

Et voilà précisément pourquoi j'inaugure si tard ce magnifique livre à serrure, acheté d'enthousiasme trois jours après ma sortie du couvent, et qui attend depuis trois ans mes premières confidences. Vingt fois je me suis assise devant ces pages blanches, brûlant—comme le barbier du roi Midas—de leur livrer mon secret ; vingt fois ma "conscience inquiète" m'a fait jeter la plume. Elle me disait, cette conscience, que j'allais entreprendre une chose imprudente et mauvaise ; que l'habitude de tenir registre de mes impressions, de raffiner mes sentiments, de caresser mes rêves et de leur donner un corps aurait une conséquence inévitable : celle d'exalter en moi ce fonds romanesque et passionné qui est une disposition dangereuse chez une femme, qui pouvait être fatal au repos et à la dignité de ma vie, et que je devais bien plutôt m'efforcer sans cesse d'assoupir et d'éteindre.

Quelques paroles que ma chère grand'mère a dites ce soir m'ont enlevé, Dieu merci, ces scrupules. Nous avions eu quelques personnes à dîner. On a joué ensuite au jeu du secrétaire : on écrivait des questions sur des bulletins, et on les brouillait dans une corbeille ; chacun devait prendre une question au hasard et y répondre tant bien que mal. Mais un de nos hôtes, un jeune député qui se pique de profondeur, s'arrangeait toujours de façon à se réserver sa propre question afin d'y répondre avec plus d'éclat. Il s'était donc demandé à lui-même : "Qu'est-ce qu'une femme de devoir ?" J'étais chargée de dépouiller les bulletins, et je lus en même temps sa question et sa réponse, qui était ainsi conçue :—"Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie,—car il n'y en a pas de bons ;—qui n'y cherche pas la poésie,—car le devoir n'est pas poétique ;—qui n'y cherche pas la passion ;—car la passion n'est que le nom poli du vice."

Un concert de murmures flatteurs, dans lequel j'avais la lâcheté de faire ma partie, a salué cette belle sentence, pendant que l'auteur trahissait son incognito par un sourire. Il a été toutefois troublé dans son triomphe par une exclamation de ma grand'mère, qui avait suspendu brusquement son travail de filet :

—Oh ! oh ! pardon ! s'est-elle écriée, je ne laisserai pas passer de pareilles hérésies devant ces jeunes femmes !—Sous prétexte d'en faire des femmes de devoir, est-ce que vous voulez en faire des sottises, jeune puritain ?... D'abord je ne comprends pas cette manie qu'on a d'opposer toujours la passion au devoir,—la passion par-ci... le devoir par-là,—comme si l'un était nécessairement le contraire de l'autre... Mais on peut mettre la passion dans le devoir... et non seulement on le peut, mais on le doit... et je vous dirai même, mon cher monsieur, que c'est là le secret de la vie des honnêtes femmes... car le devoir tout seul est bien sec, je vous assure !... Vous dites qu'il n'est pas poétique ?... c'est parfaitement mon avis ;—mais il faut qu'il le devienne pour qu'on ait du plaisir à le pratiquer... et c'est précisément à poétiser le vulgaire devoir que nous servent ces dispositions romanesques contre lesquelles vous lancez l'anathème !—Si vous vous mariez jamais, essayez donc d'épouser une femme qui ne soit pas romanesque, et vous verrez ce qui arrivera !

—Qu'est-ce qui arrivera ? a dit le jeune député.

—Eh bien, il arrivera que tout lui paraîtra plat et insipide dans la vie... son mari d'abord,—veuillez m'excuser !—puis son foyer, ses enfants, sa religion même !... Ah ! mon Dieu ! ce n'est pas contre les idées romanesques qu'il faut mettre en garde la génération présente, mon bon monsieur, je vous assure... le danger n'est pas là pour le moment... Nous ne périssons pas par l'enthousiasme, nous périssons par la platitude... Mais, pour en revenir à notre humble sexe, qui est seul en question, voyez donc les femmes dont on parle,—je dis celles dont on parle trop,—est-ce leur imagination poétique qui les perd ? est-ce la recherche de l'idéal qui les égare ? Eh ! Seigneur ! ce sont, pour les trois quarts, les cervelles les plus vides et les imaginations les plus stériles de la création !... Mesdames et mesdemoiselles, a ajouté ma grand'mère, croyez-moi,—ne vous gênez pas !... soyez romanesques tout à votre aise... Tâchez d'avoir un grain de poésie dans la tête,—vous en serez plus facilement honnête, plus sûrement heureuses... Le sentiment poétique au foyer d'une femme, c'est la musique et l'encens dans une église... c'est le charme dans le bien !

Ainsi a parlé ma chère grand'mère,—que Dieu la bénisse !—et voilà pourquoi j'ouvre enfin, à l'heure de minuit et dans la paix de ma conscience mon précieux livre à serrure, voilà pourquoi j'ose me dire en face à moi-même :—Bonsoir, romanesque et passionnée Charlotte !

(A suivre.)

### Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.

## LES FEMMES QUI TUENT.

Pour maintes raisons, fort bonnes, et devant qui je me suis volontiers inclinée, je n'ai pas eu licence de parler de l'affaire de Mme Hugues. Mais, sans même joindre ma voix à celles de ceux qui protestent avec indignation ou tristesse contre la sauvagerie Yankee envahissant les mœurs de nos jours, je voudrais seulement rappeler que la France est le pays du bon goût et que, devant je ne sais quel cabotinisme qui se mêle à tout, le bon goût risque de disparaître, ce qui serait dommage. Après avoir écrit cent pages pour tâcher de dire ce qu'était le goût, Montesquieu finit par déclarer que c'est un "je ne sais quoi." Mais ce "je ne sais quoi," tout le monde l'entendait fort bien, jadis. Cela était un bonheur; car beaucoup de gens pensent que le goût, chez un peuple, peut presque tenir lieu de vertus, comme la politesse, chez les individus, peut presque remplacer la bonté. C'est pour cela que je vois avec chagrin le goût disparaître, et cette disparition indéniable, est un de mes gros chagrins!

Madame Hugues a tiré, comme sur un lapin, sur un homme dont elle avait à se plaindre. Douze jurés l'ont renvoyée indemne de la poursuite. Soit. Mais qu'est-il arrivé ensuite? L'audience avait été scandaleuse par l'attitude des petites dames accourues à cette première de justice. Le sang-froid de la prévenue avait été affligeant. On devait penser, au moins, que c'était fini. Mais voilà qu'on nous apprend que Madame Hugues n'a pas plus tôt redescendu l'escalier du Palais-de-Justice rougi de sang, il y a quelques semaines, qu'elle a ouvert ses salons et repris son *five o'clock tea*. On nous raconte que son appartement est disposé en oratoire. Son buste est placé dans le fond, avec une grille tout autour, une de ces grilles comme on en met autour des tombes, et des couronnes y sont accrochées. Les lettres et les télégrammes, entassés dans des plateaux, sont exposés aux yeux des visiteurs, comme les offrandes, devant un autel, au joyeux mois de mai. La maison est pleine de fleurs, comme en un jour de liesse, ouverte à tous.

Ne pensez-vous pas que c'est vraiment trop? Et, si le goût est la mesure en toutes choses, le goût n'est-il pas ici sensiblement blessé? Quand Charlotte Corday eut commis, en tuant Marat, le plus excusable des crimes, car elle sacrifiait sa vie et faisait ce sacrifice dans l'intérêt de tous, elle écrivit simplement à son père: "Pardonnez-moi et oubliez-moi;" et elle eût voulu, si la chose eût été possible, garder l'incognito et rester anonyme dans la mort. Je ne puis m'empêcher de comparer cette attitude à celle de "l'héroïne" du Palais-de-Justice et de regretter que celle-ci n'ait pas compris qu'une retraite sévère lui était conseillée par le goût, car je ne veux parler que de ce seul sentiment.

Rien ne se fait plus, avec mesure. Encore une fois, je ne veux pas prendre parti contre Mme Hugues. Mais, en moins de six semaines, que voyons-nous? Le crime du Palais-de-Justice, d'abord. Puis à Dijon, je crois, une dame qui se trouvait fatiguée ou compromise par les assiduités d'un galant, imaginé de lui brûler la cervelle? Alcèste ne demandait pas même à Célémène, en pareil cas, de prendre un bâton, et c'est un revolver qu'on saisit. Il y a quelque temps un jeune homme ayant été demandé la main d'une jeune fille à son père, celui-ci, impatienté des instances de l'amoureux et de celles de sa propre enfant, a tiré dans le tas et envoyé une balle à la pauvre demoiselle. Les hommes, depuis quelque temps surtout, s'escriment à chercher les raisons philosophiques de ces violences grandissantes dans des mœurs.

Par l'exemple comme par l'opinion, que nous faisons en beaucoup de choses, nous devrions nous

opposer au règne de revolver, au triomphe définitif du "mignon," comme disait M. Clovis Hugues, avec des caresses de poète, en parlant de ce vilain pistolet. C'est que la brutalité de nos jours est faite, non d'une noble exaltation, mais d'un détraquage funeste qui descend ou remonte d'en haut en bas et de bas en haut.

Une aimable parisienne avait reçu pour les étrennes une perruche qu'elle avait accueillie avec joie. Un jour elle prit l'oiseau brusquement, et la bête effarouchée la mordit légèrement au doigt. Sur quoi la femme saisit la perruche, la met contre la porte et la cloue d'un coup de poignard, regardant couler son sang et battre ses ailes.

Voilà bien la cruauté énervée des femmes romaines, et, quoique il ne s'agisse que d'une bête insupportable, l'attentat est monstrueux. Ah! parmi les hommes qui virent cela et qui admirèrent peut-être stupidement cette "excentricité," que ne s'est-il trouvé un gars au cœur droit et au bras solide pour souffleter la donzelle avec l'oiseau sanglant, comme fit à Mauprat le père Patience, quand le petit gentilhomme tua méchamment sa chouette familière! Le châtiment eût été mérité, et le poète qui ne voulait pas voir battre une femme même avec une fleur, y eût applaudi pour cette fois!

Une réaction se fera, elle commence déjà, contre la violence des mœurs. Il ne s'agit déjà plus de juger ou tel cas particulier, ou de peser les excuses d'un meurtre. Ce qui doit nous préoccuper, c'est à la fois de blâmer toujours la brutalité sanglante, surtout chez les femmes, et de lui ôter précisément toute excuse en créant une opinion assez forte pour que personne ne puisse invoquer la nécessité de ces justices individuelles et sommaires qui déshonorent une société policée.

On a parlé à plusieurs reprises, de la *vendetta* corse, à propos des vengeances exercées entre particuliers. Mais la *vendetta*, tout d'abord n'est pas l'idéal de la civilisation; et quand Mérimée nous raconte l'histoire exquise de Colomba, il a soin de mêler aux demi-sauvages qu'il met en scène un parisien désespéré de telles mœurs. Puis, la *vendetta* prend justement une certaine grandeur de ceci qu'elle s'exerce parfois entre gens qui n'ont pas de griefs personnels. Le jeune Corse qui prend le bois, après un coup de fusil trop heureux, a cru sérieusement obéir à une loi d'honneur et accomplir un devoir de famille. Enfin, dans les beaux temps de la *vendetta*,—car elle dégénère fort—l'assassinat n'était qu'une forme de la guerre, un duel de tous les instants, dont on était averti. Le mot traditionnel: "Garde-toi, je me garde," précédait presque toujours les hostilités et était au meurtre ces allures de trahison, qui répugnent si fort aux cœurs généreux! Et c'était là-bas, dans une île sauvage, où l'on ne parlait pas le français, voisine de l'Italie et encore près, par les mœurs, du moyen-âge, que les belles *vendettes*, il y a quelque demi-siècle, charmaient un poète! Et il y avait Colomba et son *vocero*, et l'amour se mêlait à la guerre, avec les bois et les grandes montagnes où, de loin, les hauts châtaigniers sont semblables à des mousses sur des murs gigantesques. C'est dans ce décor que se passaient les choses! Elles ne sont point les mêmes de nos jours et la tragédie y est mal à l'aise.

N'envions pas des célébrités hasardeuses, et ne jalousons pas les héroïnes d'un jour qui a sûrement des lendemains mauvais et tristes. Nous ne sommes pas faites pour tuer, même les méchants. Et, entre nous, le jour où nous nous défendrions trop bien, nous perdriions les douces protections, le charme de notre faiblesse, l'universelle tendance à nous excuser et à nous plaindre, qui nous entourent, nous embellissent et nous sont utiles et douces.

MARIE.

## CAUSERIE DU PERE FIRMIN.

On dit qu'il y a deux enfances: celle du bas âge et celle de la vieillesse. C'est le crépuscule du lever et du coucher de la vie humaine. Or l'enfance, dit un ancien, c'est le cœur qui parle sans appareil et sans déguisement.

Mon grand-père Charles avait été un brave et puissant guerrier dans sa jeunesse; mais il était tombé sous la force écrasante de l'ennemi. Devenu très vieux, il aimait quelquefois, comme les enfants, à jouer à la guerre.

Un jour, tout le monde était parti; les uns à la pêche, les autres au camp, les autres au grainage, et je restais seul au logis pour garder le vieux et le plus jeune: grand-père Charles et bébé François.

C'était un beau jour de juillet où le soleil étincelait dans l'azur du firmament. Nous étions assis sur la verte pelouse à l'ombre des grands peupliers dont le chuchotement des feuilles se mêlait au chant des oiseaux. Un vent léger nous apportait des champs voisins l'arôme des fleurs. Grand-père Charles, pensif, fumait sa pipe, tandis que je tressais des couronnes de fleurs et les mêlais aux boucles d'or qui flottaient sur les épaules du bébé François. Patôt rouflait à nos pieds.

Firmin, me dit tout à coup mon grand-père, regardant tout autour de nous avec une crainte mêlée de frayeur et redressant ses épaules courbées, nous sommes seuls, et supposons que ces diables d'Anglais viennent encore nous voler nos propriétés et nous entraîner, comme autrefois, captifs en exil! Et le bon vieux bondissait dans la cour comme David en présence de Goliath.

C'est ainsi que les plus fortes impressions de la vie se réveillent quelquefois dans le cerveau humain, même pendant le sommeil, vives, présentes, pleines de tristesse ou de charmes selon leur nature et font subir à l'âme et au cœur les excès d'amour ou de haine que la raison contrôlée par la Religion peut seule contrôler. J'étais accoutumé à les rêves de mon grand-père Charles, et je lui dis sans bouger: Eh bien! Que ferions-nous?

Que ferions-nous? s'écrie mon grand-père, avec l'enthousiasme d'un héros, il nous faut, au prix de notre vie, défendre notre Religion, notre pays, nos foyers. Formons nos bataillons, et s'il nous faut mourir, que la fumée d'un sang versé pour une si juste cause, monte vers le ciel pour demander vengeance, et enfonçant dans le sol son antique canne, voilà, dit-il, le premier soldat. Patôt! en ligne! et le chien, docile à la voix de son vieux maître, vient lentement s'asseoir au poste assigné et regarde en baillant. Un vieux chevalet boîteux est placé au troisième rang. Tout le monde sous les armes, ajoute mon grand-père avec intrépidité, bébé François, avance, et tu formeras le coin de la colonne. Et les mains du bébé battant dans l'air comme les ailes d'une colombe pendant qu'il prend sa position. Je suis général; toi, Firmin, tu es capitaine; et, de tous ses poumons il entonne le chant de guerre:

En avant Fanfan Latulippe,

En avant, mille fois en avant.

Pendant que mon grand-père range son armée en bataille avant la manœuvre ne dure pas trois minutes, voilà que notre gros bélier noir, dont les cornes trois fois recourbées, sont la terreur du village, l'épouvantail des enfants et des grand-mères éveillé au bruit des armes, s'avance à travers les arbrisseaux du jardin jusqu'au bout de sa corde qui sert de renfort à sa férocité, fixe son regard plein de feu et de menace sur le bataillon qui provoque sa vanité, et avec la majestueuse fierté d'un juge de l'orgueilleux Albion qui se préparent à condamner, au nom de la civilisation et de la



## AUX LETTRES MORTES.

Je savais qu'un de mes amis devait se marier. Le mariage n'étant point affiché ; à peine était-il annoncé à quelques intimes ; mais il était dans l'atmosphère des cancans d'alentour. Quand des amis s'abordaient, ne sachant que dire, ils s'écriaient après la première poignée de main :

— Eh bien ! vous savez la nouvelle ? Notre ami N. se marie !

— Oui, je le sais.

Les uns souriaient pour approuver le mariage, d'autres riaient pour le blâmer ; de toutes façons la nouvelle était gaiement échangée. Elle rendait service ; elle servait d'entrée en matière, et elle soulageait les gens verbeux qui avaient un beau thème à lieux communs. N. est un marchand honnête, actif, correct, tenant son cœur comme il fait tenir ses écritures ; il avait fixé l'époque de son mariage, après son inventaire d'été, pour pouvoir faire un voyage de noces, pendant le temps où les affaires chôment un peu.

Sa fiancée était une jolie veuve, riche d'un bien laborieusement acquis dans le commerce. Elle avait bien tenu la caisse de son mari, depuis son mariage jusqu'à son veuvage ; mais elle n'avait pas vieilli à son poste.

Si la glace à rafraîchir conserve les fruits dans leur fraîcheur primitive, la glace où l'on se regarde toute la journée, où l'on se sourit, où l'on minaude, conserve la jeunesse, la grâce et la mobilité.

La veuve qui avait près de quarante ans était donc enviable pour un homme de n'importe quelle profession. Mais elle était surtout désirable pour un homme de quarante-sept ans, riche, parvenu à ce point de prospérité où le besoin de s'épanouir au dehors saisit le commerçant le plus rebelle à la dépense ; où l'ambition d'un confortable "voyant," c'est-à-dire destiné à être vu, fait acheter une belle villa, et développe tout à coup des ambitions agricoles.

\* \*

La veuve serait superbe, les jours d'été ôtant son grand chapeau de jardin et le déposant dans le vestibule de sa belle maison, de son château ; puis de sa main qui ne s'était ni crispée, ni défraîchie à faire des additions relevant les lourds bandeaux de ses cheveux noirs lustrés et maintenus au noir. Elle aurait une touffe de roses à la ceinture, des roses cultivées par M. N... , et dont l'une, créée par lui, porterait assurément le nom de la châteline.

Mais ne peut-on être heureux après une carrière commerciale bien remplie, dans le doux commerce d'une femme, belle, intelligente, instruite, solide sur l'histoire, connaissant les dates de tous les règnes, ainsi qu'elle se rappelait le chiffre de tous les inventaires, d'une majesté très familière, se tenant toujours comme si elle avait été devant une glace, mais souriant avec bonté, ayant du goût et administrant admirablement sa fortune ?

On fut étonné de voir arriver l'époque de l'inventaire habituel de N... sans que le jour du mariage fût fixé.

On fut surpris d'apprendre qu'il ne parût pas songer à vendre son fonds.

Un jour, sans curiosité maligne, en passant, j'entrai dans le bureau de N.

— Bonjour, me dit-il, avec son sourire. Tu me permets de finir une expédition très pressée ?

Il continua en effet sa besogne, qui me parut n'être pas improductive. Quand il eut fini, il remit les lettres d'envoi à son commis.

Le commis se retira, ferma la porte et je me trouvai seul avec mon ami. La porte fermée il avait refoulé l'atmosphère commerciale ; je n'avais plus devant moi que l'aspirant au mariage.

Sa figure avait subitement pris un air triste. On

eût dit que les volets en fer de la devanture de son cœur s'étaient subitement rebattus. Il poussa un soupir en s'asseyant dans son fauteuil de bureau et frappant de sa main les papiers restés devant lui :

— Tu vois, mon cher, un homme bien malheureux ?

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ah ! les femmes ! Je croyais pourtant que celle-là... Je lui avais exposé ma situation ; je connaissais la sienne... Nous paraissions d'accord. Elle ne m'avait demandé qu'un répit pour la forme... Je devais fixer moi-même l'échéance et faire traite, pour ainsi dire, sur mon bonheur.

"N'ayez pas peur, m'avait-elle dit, je ne laisserai pas protester votre signature." Eh bien, mon cher, c'est fini. Il n'y faut plus songer !

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien !

— Quel prétexte prend-elle ?

— Je n'en sais rien !

— Que te dit-elle ?

— Rien.

— Comment ?

— Après nos promenades et les confidences que nous nous étions faites, nous nous étions quittés fiancés pour ainsi dire. "Ne m'écrivez pas inutilement, m'avait-elle dit : des gens sérieux comme nous, en affaires, n'ont pas besoin d'échanger des fadeurs. Vous me convenez." Oh ! mon ami, quelle ivresse pour moi, quand elle me fit cet aveu ! Il me semblait qu'elle était placée devant un miroir à facettes qui m'envoyait son image multipliée et étincelante. "Oui, vous me convenez," me répétait-elle, avec un délicieux sourire. "Dans quelques mois, vous m'écrirez ; car il semble convenable que je paraisse réfléchir encore. Votre lettre fixera tous les points de détails, je vous répondrai ponctuellement... Si, par hasard, des réflexions tendaient à me persuader que nous commettrions l'un et l'autre un acte de folie... je ne vous répondrais pas et tout serait fini !" J'eus à ce qu'il paraît une pâleur subite à cette menace de banqueroute... Elle me rassura en me tendant sa belle main... "Mais espérez, me dit-elle. Je crois bien que je vous répondrai." Une aimable pudeur couvrait ses joues de déesse. Eh bien, mon cher ami, il y a trois semaines que je lui ai écrit, elle ne m'a pas répondu... Comprenez-vous maintenant ?

\* \*

Le pauvre homme était consterné. Il abattit la tête dans ses mains, les coudes sur les papiers. Le mouvement fut si violent qu'un papier s'envola et tomba à terre. Je m'empressai de le ramasser. C'était une feuille, avec impression en tête, destinée à la correspondance. Une idée singulière, absurde me frappa, pendant que je remettais cette feuille à mon ami.

— Elle a peut-être oublié de mettre un timbre sur sa lettre ?

— Ah ! c'est bien possible !

— Il y a un de mes amis qui a manqué son affaire, comme cela, parce que sa lettre ne s'est pas rendue à temps. N. se leva droit, frémissant.

— Et vous croyez ?

— Votre aimable veuve n'a peut-être pas affranchie sa réponse.

— Alors, que faire ? je suis perdu.

— Courez à la poste ; assurez-vous si la lettre n'est pas aux lettres mortes.

— Une lettre pareille !

— Si elle a été renvoyée... partez sur ses traces, et si, par bonheur, vous la trouvez ici, partez encore, parce que vous aurez à vous faire pardonner. Votre fiancée, qui comprend l'économie, comprendra. Comme elle n'a pu vous trouver un rival en trois semaines...

— Euh ! euh !

— Un rival comme vous ! impossible !

— J'irai ! s'écria N. J'ai justement le temps. L'échéance du 15 était hier ; je serai revenu pour celle de la fin du mois.

La lettre était encore au bureau de poste. Elle n'était pas suffisamment affranchie.

Elle était rassurante.

Aussitôt N. alla s'excuser auprès de la belle, qui avait aussi des excuses à lui faire.

Et finalement le mariage eut lieu.

JACQUES.

## À DEMI-VOIX.

La fleur fanée dont l'abeille se détourne régale en tombant le vermisseau.

\* \*

L'intempérance, comme le saule, a la tête et les pieds dans le ruisseau.

\* \*

L'homme au berceau ne peut que criar. Il ne pleure que plus tard, après avoir connu la joie.

\* \*

On a justement comparé aux fleurs les sentiments et les idées ; seulement l'idée se cueille et le sentiment se plante.

\* \*

Le sage est avec le monde comme le caillou est avec le torrent : il ne le suit ni ne l'arrête.

\* \*

Les bois, comme les maisons, ont souvent moins d'agréments pour ce qu'ils nous montrent que pour ce qu'ils nous cachent. On s'y retire pour moins voir et pour être moins vu.

\* \*

Il y a des épreuves qui ne se peuvent déplacer sans déplacer du même coup des espérances.

\* \*

Quand je vois ces pauvres petites mouches frileuses qui ont traversé l'hiver sans mourir et qui, sorties de leur cachette, dansent au printemps, dans un premier rayon de lumière, je pense aux joies longtemps traversées par le chagrin, longuement couvertes par l'espérance.

\* \*

Il faut dire des personnes, comme des maisons, que les unes tirent leur valeur de leur voisinage, les autres de leur isolement.

\* \*

L'arbre tombe dans le courant qui a miné ses racines, jamais sur le sol qui le nourrissait.

\* \*

On se regarde quand on est jeune. On s'interroge surtout quand on est vieux.

\* \*

La vie est un breuvage que chacun veut assaisonner à sa façon. C'est pourquoi il est parfois dur de le boire dans la même coupe.

\* \*

Le ruisseau ne promène pas bien loin son écume, ni le cœur humain ses impressions.

\* \*

Pauvres gens qui portez les morts, à chaque pas que vous formez, c'est vous-même aussi que vous menez en terre !

C. B.

## "FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 22.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXX

—Merci, Varhély!

Varhély, muet, s'enfonça dans le petit salon par où le prince était venu.

Cet homme et cette femme, maintenant, après des mois de tortures, d'angoisses et de désespoir, se trouvaient en face l'un de l'autre.

Le premier mouvement d'Andras fut de fuir.

Il avait peur de lui-même. De sa colère?... Peut-être.—Peut-être de sa pitié.

Il ne regarda point Marsa.

Il l'avait, tout à l'heure, bien vue, et elle lui avait paru si cruellement éprouvée qu'il en avait frissonné.

Et deux pas il fut à la porte.

Alors, d'un bond, comme un noyé saisit un appui, comme un condamné à mort risque un recours en grâce, désespérée, poussant un appel déchirant et faible comme le cri d'un enfant, après le remerciement sauvage donné à Varhély, après cette sentence de mort, aussi impitoyable que le dernier soupir de la Títza, sa mère :

—Ah! cria Marsa, je vous en supplie, écoutez-moi!

—Quoi? dit Andras en s'arrêtant. Qu'avez-vous à me dire?

—Rien... rien... Mais pardon! ah! pardon! Puisque je vous ai revu, pardonnez, pardonnez, et que je disparaisse, du moins, en emportant une parole de vous qui ne soit pas une condamnation.

—Je pourrais pardonner, dit Andras, je ne pourrais pas oublier.

—Je ne vous dis pas d'oublier, je ne vous le dis pas... Est-ce qu'on peut oublier?... Et pourtant si, on oublie. Oui, on oublie, allez! Je vous jure bien qu'on oublie!... De toute mon existence vous seul êtes vivant, je ne connais que vous, je n'ai aimé que vous! Je ne pense qu'à vous!

Andras frissonnait, n'osant plus fuir, se sentant remué jusqu'au profond de son âme par cette chaude voix adorée, si longtemps inentendue.

—Il n'y avait pas besoin de sang pour que cet odieux passé fût mort, dit encore Marsa. Ah! que je l'ai expié! Il n'y a pas d'être qui ait souffert comme moi,—comme moi qui, vous avait rencontré, vous ai perdu! Vous, pensez donc, vous, vous!

Elle le regardait avec une passion ardente, comme les croyantes regardent un Dieu.

—Vous n'avez pas souffert autant que celui que vous avez frappé, Marsa. Celui-là n'avait qu'un amour du monde, et c'était vous. Celui-là, si vous lui aviez conté vos souffrances et confié votre secret, eût été capable de vous pardonner. Vous l'avez trompé. Il y a quelque chose de plus bas que le crime même, c'est le mensonge.

—Et je le hais, cria-t-elle, et je le méprise, le mensonge! Et je voudrais qu'on m'arrachât les ongles et la langue pour avoir menti!

La souvagerie de la Tzigane avait un accent vrai, et sur les lèvres de la fille de la Puszta, Hongroise et Russe à la fois, ces cris tragiques semblaient l'accent même de cette nature d'exception, hardie et nerveuse.

Andras en était remué jusqu'à l'âme.

—Que voulez-vous que je fisse? disait-elle. Que voulez-vous que je fasse? Mourir! Oui, j'aurais voulu, je voudrais mourir pour vous, mourir en mettant ma poitrine entre une balle et votre poitrine, expiant ma vie par ce sacrifice fait avec joie, avec une ardeur éperdue. Ah! je vous le jure, j'eusse été heureuse de mourir comme est morte

l'une de celles qui ont porté votre nom! Mais on ne se bat plus. Mon sang est inutile. Je veux sacrifier ma vie d'une autre manière, obscurément, dans le tombeau d'un cloître.

—Vous?

—Oui, et je n'aurai été ni amante,—car je n'ai pas aimé, j'ai cru aimer, j'ai été insensée et folle, mais je sais ce que c'est maintenant que la passion, je la connais celle qui emplit toute une existence, la seule profonde, la seule vraie;—je n'aurai été ni amante, ni épouse, rien, une recluse, une prisonnière. Tant mieux!... Oui, la prison, la cellule, la mort dans la vie lentement trainée! Ah! je l'attends du moins, ce châtement-là, et je veux que ma sentence vienne de vous, je veux que ce soit vous qui me disiez que je suis libre de disparaître et que vous m'en donniez l'ordre... mais en me disant, du moins, que vous m'avez pardonné!

—Moi? dit Andras.

Il y avait dans les yeux de Marsa une sorte d'exaltation vibrante, un appétit de sacrifice, une soif de martyr.

—C'est au couvent que vous voulez entrer? demanda Andras.

—Dans le plus froid et le plus sombre. Et dans ce tombeau j'emporterai, avec votre condamnation, avec votre adieu, l'amer regret de mon amour, le poids de mon remords!

Le couvent! Une impression d'ivresse étrange, et de terreur faisait passer comme une fièvre dans les veines du prince Andras Zilah.

Il la voyait, par la pensée, cette scène terrible de la séparation de Marsa d'avec le monde. Il entendait la voix de l'officiant jetant sur la vivante les paroles cruelles comme la pelletée de terre sur les morts. Il sentait presque le froid des ciseaux criant dans cette belle chevelure noire dont le parfum grisant montait jusqu'à lui et l'enveloppait de son arôme.

Agenouillée devant lui, courbée, Marsa restait encore exquise dans sa douleur. Et Andras, abaissant vers la pauvre femme écrasée son regard, apercevait alors ce corps charmant, cette nuque dorée, cette chair brune, et quand elle relevait vers lui ses yeux rouges, il en sentait l'éclat ardent, même à travers les larmes.

Toute sa passion torturée, toute sa jeunesse contenue, tout son amour se doublait d'une tentation éperdue: garder cette femme, disputer au couvent cette chair, reprendre à la mort du cloître cette beauté, ce charme, cette poésie, cette pénitente absoute de par le remords.

Elle se traînait repentante, pleurant, suppliant, tordant ses mains, ne demandant rien que le pardon,—un mot, un seul mot de pitié,—et la liberté de se jeter à la cellule éternelle.

—Ainsi, dit-il brusquement, la prison ne vous effraie pas?

—Rien ne m'effraie que votre mépris!

—Vous vivriez loin de Paris, loin du monde, loin de tous?

—Dans une hutte de chiens, sous le fouet d'un garde-chiourme, en mendiant mon pain, en cassant des pierres, si vous me disiez: "Faites cela, c'est l'expiation!"

—Eh bien! s'écria Andras, la lèvre frémissante, le sang brûlé de fièvre, vivez au fond de notre Hongrie, oubliant, oubliée, cachée, inconnue, loin de tous, loin de Paris, loin du bruit, loin du monde, dans une vie à deux qui sera une vie nouvelle! Voulez-vous?

Elle le regardait, affolée, égarée, tremblant qu'il ne se fit un jeu de sa douleur et de sa joie.

—Veux-tu? dit-il alors en l'attirant à lui, éperment, la serrant à l'étouffer sur sa poitrine, sa lèvre en feu cherchant la lèvre glacée de Marsa, défaillante. Dis, Marsa, veux-tu?...

Et comme le pardon, et comme l'amour, ce mot tomba: *Viens!* dans le frémissement d'un baiser.

XXXI

Alors, dès le lendemain, dans un âpre affolement de passion, il l'emportait, cette Marsa, dans le vieux château hongrois aux tourelles rouges, meurtries de traces de couleuvrines, où il n'était jamais revenu, que l'Autriche lui avait confisqué, et que, desserrant sa griffe, elle lui avait rendu sans qu'il eût voulu jusqu'alors revoir cette terre arrosée de sang.

Il fuyait Paris, cherchant là-bas une existence pure d'une virginité retrouvée. Il revenait dans sa Hongrie délivrée, dans ce pays de sa jeunesse, dans la patrie aux vastes plaines. Il revoyait le Danube et la blonde Tisza aux rives dorées. Il passait, en costume de magnat, son cœur battant plus fièrement sous l'attila national, devant les paysans qui l'avaient vu tout enfant, qui s'étaient battus sous ses ordres, et qu'il saluait de leurs noms en reconnaissant quelques compagnons d'autrefois dans ces pauvres gens vieillis, la joue noircie par le soleil, la tempe blanchie par l'âge.

Il conduisait Marsa, toute tremblante, heureuse et émue à en mourir, à la porte du château où on lui tendait le vin d'honneur bu dans la *tshoultora*, la coupe hongroise, et les *notis* et les gâteaux secs faits des épis germés, les gâteaux de maïs cuits dans la crème, qu'on mangeait en son honneur.

Sur les pelouses, autour du château, les bergers *tshikos*, venus à cheval pour saluer le comte, buvaient de l'eau-de-vie de prunes, et arrosaient de vin rouge leurs *kakostas* et les jambons de Temesvar. Ils étaient venus de leurs fermes, accourus de leurs putzas lointaines, paysans, cavaliers, pareils à des soldats, avec leurs bonnets nationaux, et joyeux, ils fêtaient le retour de Zilah, du fils de ces Zilah dont ils savaient tous la glorieuse histoire. Et leurs danses commençaient, les talons cerclés rendaient leurs sons de cuivre, les jaquettes bleues brodées de jaune, de rouge ou d'or voltigeaient au vent, et il semblait que la terre de Hongrie fit éprouver des fleurs et naître des chansons pour célébrer la venue au pays du prince Andras et de la princesse Zilah.

Alors, Andras entra avec Marsa dans la demeure des aïeux.

Et, dans les grandes salles tendues de tapisseries et peuplées de tableaux que les vainqueurs avaient respectés, devant ces portraits de magnats aux traits mâles, superbes dans leurs robes de velours fourrées, rouges ou vertes, le sabre recourbé au côté, l'aigrette en tête, tous reproduisant un trait commun de rude franchise avec leurs longues moustaches, leurs armures de chevaliers, leurs uniformes de hussards—Marsa Laszlo qui les connaissait bien, ces héros de son pays, ces princes Zilah tombés sur le champ de bataille, disait au dernier de tous, à Andras Zilah, devant Ferency Zilah, devant Sandor, devant les princesses Zilah depuis longtemps couchées sous les pierres des tombes, et qui n'avaient pas plus qu'elle le sentiment fier du grand nom qu'elles avaient porté :

—Savez-vous pourquoi, égal à ceux-là en dévouement et en courage, vous leur êtes supérieur à tous? C'est que vous êtes bon!... Bon comme ils étaient braves!... A leurs vertus, vous qui pardonnez, vous ajoutez cette vertu qui est bien la vôtre:—la pitié!

Elle le regardait humblement, levant vers lui ses beaux yeux noirs comme pour lui en faire lire le fond où il n'y avait que son image et son nom. Elle se pressait contre lui avec une sorte de tendresse inquiète, timide, écrasée comme une étrangère devant ces grands aïeux qui semblaient se demander si la nouvelle venue était de la famille;—et lui, l'attirant à lui, la pressant contre sa poitrine dont le cœur battait, se courbant sur la Tzigane qui tremblait, les prunelles obscurcies de larmes :

(A suivre.)

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !**  
**CADIEUX & DEROME,**  
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

**LIVRES CANADIENS :**

- À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languière; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

**Lanthier & Cie.**

— LE —

**MEILLEUR ASSORTIMENT**

— DE —

**FOURRURES**

1663, Rue Notre-Dame, 1663

MONTREAL.



**PÂTE CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.  
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.  
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.  
**25 cents la boîte.**  
 LAVIOLETTE & NELSON.  
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.  
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVÈGE**

De la Pharmacie de Lyon.  
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.  
**50 cents le flacon.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

**CORYZINE**

**GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.**  
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.  
 Enregistrée à Ottawa.  
**PRIX 25 CENTS LA BOITE.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

LA Poudre CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

**PRÉSCRIPTION DU DR. NELSON**

LE REMÈDE INFALIBILE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

**PRIX 25 CENTS.**  
 Enregistrée à Ottawa.  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

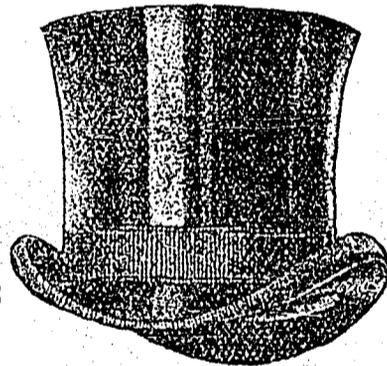
LA PRESCRIPTION du DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode l'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & C<sup>IE</sup>

CHAPELIERS

PARISIENS



LORGE & C<sup>IE</sup>

CHAPELIERS

PARISIENS



— 21 —  
 Rue St-Laurent  
 MONTREAL.



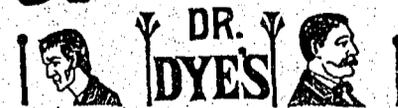
**A VENDRE.**

**10,000,000**  
 De Pieds de Bois de Sciage  
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —  
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRÈRE,  
 Coin des rues Dorchester & Sanguinet.

**30 DAYS TRIAL**



**DR. DYE'S**  
 (REPORT) (AFFIRM.)  
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address  
**VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**